

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

LA NOBLESSE, LE CLERGÉ, LE ROI.

Déjà l'aurore, en répandant sur l'horizon ses teintes dorées, faisait pâlir les astres de la nuit, et Esterka ne revenait pas; déjà les cloches des églises appelaient les croyants aux prières matinales; les artisans laborieux se remettaient à leur tâche journalière, et personne n'avait paru pour donner quelques renseignements à l'impatient Ben-Joseph.

Malgré toute la pénétration de son esprit, il ne pouvait rien deviner, rien conclure de l'absence prolongée de sa bien-aimée.

Aussitôt qu'il aperçut les premiers rayons du soleil, il tourna ses yeux vers le ciel, et balbutia dans sa langue natale une prière ardente, dont l'expression intense se manifestait dans les mouvements en quelque sorte convulsifs de tout son corps. Grégoire, entraîné par l'exemple, prononça en silence la prière du Christ; ainsi, dans le même moment, deux hommes de religion opposée, et à peu près mus des mêmes sentiments, s'adressaient au même Dieu, le Dieu juste, père commun de tous les hommes.

— Il faut que je pénètre de nouveau au château, s'écria Ben-Joseph, après avoir terminé sa prière; et il alla frapper à la fenêtre d'une petite maisonnette située vis à vis la prison. Personne ne bougea. Alors il

murmura quelques paroles hébraïques auxquelles la voix d'une femme répondit de suite. Une vieille Juive parut; elle apportait une coupe de vieille cerisade, boisson agréable si bien préparée par les Juifs polonais, que beaucoup de personnes la préfèrent à l'hydromel, et même au vin de Hongrie.

— Je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures, dit Ben-Joseph à Grégoire, veux-tu partager cette coupe avec moi? Tu dois aussi avoir besoin de fortifier ton corps afin que ton ame puisse mieux agir. A ta santé.

— A notre amitié, répondit Grégoire.

— Au salut des innocents, ajouta Ben-Joseph.

Et la coupe fut vidée, vidée de bon cœur par un chrétien et par un Juif que le hasard a rapprochés, que le malheur et une compassion réciproques ont réunis, et, nonobstant

la différence de croyances, changés en deux amis, deux frères.

La vieille Juive qui venait d'apporter la coupe, prit la lanterne et le manteau de Ben-Joseph, et rentrant dans la maison, elle revint avec sa boîte de colporteur et une petite attrape pour les souris ou pour les oiseaux, qu'elle lui remit en même temps.

Ben-Joseph, tout en chargeant la boîte sur son dos, n'oubliait pas de remercier la vieille.

— Que le Tout-Puissant te récompense de tes services, bonne femme.

— Que le Très-Haut te bénisse dans tes projets, répondit celle-ci.

La vieille s'éloigna, et Ben-Joseph, se courbant et ôtant son bonnet, reprit l'humble posture qui lui était habituelle. Se tournant vers Grégoire par plaisanterie : Voulez-vous acheter quelque chose, monseigneur ? lui

dit-il ; voyez, voici des plumes, des canifs, des peignes, du savon ; je vends au rabais avec perte ; allons, étrennez-moi. Et en parlant ainsi, il riait et montrait sa joie d'avoir un ami qui pût apprécier tout ce qu'il fallait de courage et de dévouement pour exercer un si bas métier, à un homme doué comme lui de facultés énergiques et brûlantes qui, dans une autre condition, l'eussent placé au premier rang.

— Grégoire, poursuivit-il sérieusement, c'est à cette posture si humble, à ces grimaces humiliantes que peut-être Israël devra sa délivrance. Va à présent à ta besogne. Si tu veux écrire à Maria, remets ta lettre à cette bonne femme qui nous a donné de la cerisade, dis-lui que c'est par mon ordre que tu t'adresses à elle, et tu seras servi avec promptitude et discrétion... Adieu, ami, je vais au château.

Le jour d'avant, la résidence royale était déserte; aujourd'hui elle présente le spectacle le plus animé. De lourds équipages, larges et hauts comme des maisons, stationnent en longue file; les *haïduks* promènent les chevaux richement harnachés, tandis que de nombreux domestiques gardent les manteaux chargés de fourrures de leurs maîtres. Ben-Joseph peut deviner que, nonobstant l'heure matinale, il y a foule au château.

C'était une chose difficile de pénétrer jusqu'au roi en ce moment, surtout pour un Juif, un maudit, un membre de cette race persécutée dans laquelle toute la population de Krakovie ne voyait que des égorgeurs d'enfants chrétiens. Cependant Ben-Joseph ne se décourage pas; amusant la garde par ses chants, gagnant la bienveillance des seigneurs en leur présentant mille bagatelles,

captant même l'indulgence des prêtres en leur vendant presque pour rien sa marchandise, saluant de gauche et de droite, devisant avec chacun et se rendant agréable à tous, il parvint ainsi jusque dans la grande salle où les seigneurs et les prélats réunis attendaient l'audience de Sa Majesté.

— Voyez-vous, messeigneurs, comme on nous traite, disait le seigneur de Wola, la *nation* fait antichambre, tandis que le roi passe son temps avec les vilains. Ma foi, il vaut mieux, par le temps qui court, être serf ou bourgeois qu'un descendant de vieille race.

— Par la mère du Sauveur, ajouta le prêtre Martin, sous les règnes précédents les choses ne se passaient pas ainsi. Les aïeux de Kasimir savaient mieux apprécier le clergé et l'ordre équestre.

— Ma foi, si je dois encore attendre, je préfère m'en aller.

— Moi aussi.

— Et moi.

— Kasimir, avec sa prédilection pour les serfs, pour les bourgeois et pour les manants, n'est pas un roi de la nation, *c'est un roi des paysans.*

— Oui, oui, bien dit, *un roi des paysans!* et les nobles riaient, et les prêtres ricanaient.

— Puisqu'il s'amuse si bien dans leur compagnie, dit le seigneur de Wola, qu'il reste avec eux, et nous sortons. Attendre plus longtemps, ce serait perdre le respect de nous-mêmes.

— Un moment de patience, nobles seigneurs, interrompit gravement Jacques de Melchlin, conseiller du roi; Sa Majesté, entourée en ce moment d'artisans arrivés de

l'Allemagne, dresse les plans de bâtiments utiles, de nouvelles villes et de colonies intérieures. Le roi m'a chargé de vous prier d'attendre; notre monarque pense que des seigneurs ont plus de temps à perdre que des artisans qui vivent de leur travail.

— Toujours la préférence pour les étrangers.

— Peut-être pour des Juifs.

— Notre vieille Pologne deviendra une foire où tous les manants et les vagabonds se donneront rendez-vous.

— Nos ancêtres ne connaissaient ni Allemands, ni Juifs, et vivaient paisibles et prospères.

Tandis que les nobles rivalisaient de la sorte à qui manifesterait le plus son mécontentement, Ben-Joséph aperçut le nain.

— Mon seigneur, mon bon seigneur,

lui dit-il, j'ai pour vous quelque chose de très précieux.

— Tant mieux, répliqua le nain en fronçant le sourcil; car le fouet que tu m'as donné ne vaut rien, déjà la corde s'est détachée...

— Je vous le réparerai, ou plutôt je vous en apporterai un autre qui durera plus longtemps que la peau du chien que vous aimez à chatouiller... Mais voici quelque chose d'amusant, de merveilleux..., ah! qu'en dites-vous? Et il montrait l'attrape que lui avait remise la vieille Juive.

— Qu'est-ce? je ne comprends pas.

— Dites-moi, il ne manque pas dans ce château d'oiseaux curieux, de moineaux indiscrets qui viennent se promener sur les fenêtres, comme si le château royal leur appartenait.

— Eh bien?

— Si vous voulez les punir de cette insolence, vous n'avez qu'à placer cette attrape sur la fenêtre, en y jetant quelques grains de blé; l'oiseau avide viendra y mettre son bec, et ses pieds resteront entortillés dans ce lacet perfide.

— Oh! oui, oui, je comprends.

— Une fois pris, vous pourrez déplumer vivants ces oiseaux méchants, pour leur apprendre à respecter la résidence royale.

— Que veux-tu pour ton attrape? Ce n'est pas grand'chose, un morceau de bois et quelques fils.

— Est-ce que je vends ces choses-là, mon bon seigneur? Je serai très flatté que vous vouliez accepter cette bagatelle... Seulement daignez demander à la noble Rokiczana si elle n'a pas besoin de mes services.

— Ma foi! tu n'es pas comme les autres Juifs...; il leur faut toujours de l'argent...

Attends, attends, je cours, et je t'apporte à l'instant la réponse.

— Messeigneurs, le roi vous appelle, dit le grand-chambellan en invitant les prêtres et les nobles à entrer dans la salle d'audience.

— Rokiczana veut vous parler, dit presque en même temps le nain à Ben-Joseph.

Le roi était encore entouré de cartes, de plans, ainsi que des différentes étoffes que les artisans d'Allemagne lui avaient apportées comme échantillons.

— Salut, messeigneurs, dit-il avec gaieté et bonté; je vous ai fait attendre, mais vous ne m'en voudrez pas lorsque vous saurez de quoi j'étais occupé. Dans quelques années, vous ne reconnaîtrez plus notre vieille Pologne; je veux qu'elle soit couverte de populations laborieuses adonnées à l'industrie, que

cent villes nouvelles s'élèvent avec des manufactures en tous genres qui utilisent les produits de notre sol fertile. Nous n'aurons plus besoin de chercher le drap à Bruxelles et la toile à Magdebourg; il ne vous faudra plus mendier les marchands étrangers pour qu'ils vous achètent les produits de vos terres. Ici même, à Krakovie, les fabricants du pays vous paieront d'avance le blé et les laines, et mes propres bateaux porteront à Dantzick les produits de l'industrie nationale. Messeigneurs, je vous promets une époque nouvelle de prospérité et de gloire.

— Sire, dit le pan de Wola, que la Providence bénisse votre règne; nous sommes tous convaincus de la pureté de vos intentions; mais il appartient à votre fidèle noblesse, à votre clergé dévoué de vous avertir quand la *nation* est en danger. Nous reconnaissons que le pays peut tirer un grand

profit des artisans que vous faites venir d'Allemagne ; mais à côté du miel peut se trouver l'absinthe. Sire, craignez, dans l'étranger perfide, de nourrir le serpent. En faisant de notre pays l'asile de tous les vagabonds, nous exposons et nos biens, et la vie de nos enfants, et la religion de nos pères.

— Oui, sire, ajouta le prêtre Martin, c'est avec douleur que l'Église orthodoxe voit la protection que vous accordez aux hérétiques et aux infidèles. Tous les pays chrétiens ont chassé la race maudite qui a immolé l'Homme-Dieu, et vous la recevez, vous la protégez, vous la défendez alors même que, sous vos yeux, les assassins fanatiques égorgent les enfants des fidèles.

— Le sang veut du sang, sire.

— Le crime demande vengeance.

— Il ne s'agit pas ici d'un meurtre ordinaire ; c'est la Providence même qui a mis,

en quelque sorte, aux pieds de Votre Majesté, le cadavre de l'enfant, comme si elle vous faisait arbitre entre les chrétiens et leurs éternels ennemis. C'est à vous de prononcer, sire ; ou bien il vous faut laisser libre cours aux assassins, ou bien il vous faut purger notre ville sainte de cette race exécrationnelle qui traîne partout avec elle la peste, la famine et tous les fléaux.

— Nous voulons sauver la religion de nos pères, nous voulons préserver nos enfants du fer des égorgeurs.

— Sire, si vous ne craignez l'indignation du peuple et les foudres de Rome, dans vingt-quatre heures il n'y aura plus un Juif vivant dans la malheureuse Pologne trop longtemps empestée par leur présence.

— Ah ! messeigneurs, répondit le roi avec vivacité, je vois que je m'étais trompé en pensant que vous veniez ici comme d'or

dinaire, pour aider votre monarque de votre expérience et de vos conseils. Ce n'est pas le hasard qui vous a réunis et vous amène tous ensemble. A moi, Kasimir, fils de Ladislas, roi par élection et droit de naissance, au lieu de conseils, vous m'apportez des reproches et des menaces? Eh quoi! de moi, premier juge, vous voulez faire un premier bourreau? Il faut que je condamne avant de convaincre? Par mille foudres, cela ne sera pas. Justice sera rendue tant que je vivrai et que je porterai la couronne.

— Quoi! sire, vous pourriez douter de la culpabilité des Juifs, tandis que vous-même avez vu le cadavre, et le fer homicide, et le sang qui couvrait encore les meurtriers?

— Et si cela ne suffisait, ajouta le prêtre Martin, les moines du cloître Saint-Dominique ont vu les Juifs au moment où ils jouissaient de l'agonie de l'enfant, ils ont

entendu les cris de la victime. S'ils n'ont pas couru au secours, c'est qu'ils ne pouvaient supposer un crime aussi atroce.

— Pan de Wola, prêtre Martin, interrompit le roi, vous êtes trop pressés dans vos jugements; quant à moi, j'examine avec plus de calme, et j'ai lieu de croire que, notwithstanding les apparences qui accusent les Juifs, leur innocence apparaîtra au grand jour.

— Leur innocence! répéta le prêtre Martin.... Ah! craignez, notre roi et maître, que ces maudits ne jettent sur vous un sortilège; car vous savez qu'ils se livrent aux sciences diaboliques, et qu'ils savent attirer dans leurs pièges ceux qui ne se mettent pas en garde contre leurs machinations perfides. Innocents! savez-vous, sire, que leur insolence grandit chaque jour. Les gardiens de nuit ont reconnu que ce sont eux

qui se rassemblent dans les caves enchantées, au pied du mont de Wawel ; c'est là qu'ils crachent sur le saint-sacrement ; enfin , cette nuit même , une bande de ces misérables se jeta sur un moine du couvent de Saint-Dominique , sachant qu'il avait été témoin de leurs crimes, et redoutant son zèle pour la vraie religion.

— Sire, ajouta le pan de Wola, j'ai vu moi-même le moine après qu'il eut été maltraité et dépouillé.

— Si cela est, répliqua le roi, qu'on me désigne les auteurs de cette violence, et à l'instant je les ferai juger.

— Ne vous donnez pas cette peine, sire, dit le pan de Wola ; cela se passa dans mon territoire , les coupables se sauvèrent ; mais, comme dans mes biens je suis juge suprême, j'ai fait pendre sur-le-champ tous les enfants d'Abraham qui s'y trouvaient,

excepté un cabaretier, bon diable, dont j'ai besoin pour distiller de l'eau de vie.

— Vous avez fait cela, dit le roi avec colère en prononçant ces paroles vite et sans interruption (ordinairement il bégayait un peu ; mais , lorsqu'il s'emportait, l'indignation lui rendait la facilité du langage)... , vous avez fait cela!... Oui, oui, malheureusement vous en avez le droit. Vos privilèges vous rendent maîtres de vos serfs et de vos colons... ; mais, par ma couronne, je vous ôterai un pouvoir dont vous ne savez pas user avec dignité et noblesse. Des hommes distingués par leurs vertus et leur sagesse, qui déjà ont rendu des services éminents au pays, par mon ordre préparent un code qui, en respectant les droits des seigneurs, saura faire protéger les malheureux et les innocents... Quoi ! pan de Wola, parce qu'un Juif insulte et vole un moine, vous